



Espace moral de la ville carnavalesque

La place publique dans *1999* de Pierre Yergeau

Marie Cusson

State University of New York at Plattsburgh

La carnavalisation de l'espace urbain, en l'occurrence Montréal, m'apparaît à plusieurs égards, chez Pierre Yergeau¹, porteuse d'une épiphanie qui participe de la définition d'un « horizon moral » de signification au sens où l'entend Charles Taylor.

À maintes reprises, on a affirmé que les sociétés urbaines tendent à vider l'existence de son sens. Selon Allan Bloom, par exemple, nous traversons présentement « une crise des valeurs aux proportions inouïes [...] On n'est plus capable de parler avec la moindre conviction du bien et du mal² ». À contre-courant de cette interprétation catastrophiste de la société contemporaine, Charles Taylor cherche à défendre une conception plus positive de la modernité. Il soutient que la culture moderne, malgré l'individualisme qui la caractérise, est porteuse, comme la culture traditionnelle, d'idéaux moraux. À notre époque, la justice et la liberté, par exemple, forment de puissants idéaux. Ces évaluations morales qui définissent notre identité³, c'est-à-dire la personne que nous voulons être, sont des évaluations fortes, ou ce que Taylor appelle des « hyperbiens », c'est-à-dire « des biens qui ne sont pas seulement incomparablement plus importants que d'autres, mais encore qui déterminent le point de vue à partir duquel ces biens doivent être pesés, jugés et faire l'objet d'une décision⁴ ». À l'encontre des sociétés traditionnelles, toutefois, où « le contact avec une source extérieure – Dieu ou l'Idée de bien – était considéré comme essentiel, les hyperbiens ne nous sont pas extérieurs⁵ ». Nos idéaux moraux, ce qui correspond à une image de ce qui serait moralement juste, par exemple, ne se définissent pas en fonction d'influences extérieures ou d'instances supérieures qui planent au-dessus de nos têtes. Autrement dit, la « morale procède d'une voix intérieure⁶ ».

Taylor ne suppose pas une lecture subjective de cette affirmation. Elle signifie simplement que l'idéal moral dont nous avons hérité accorde une importance capitale à la sincérité qu'une personne doit ressentir envers elle-même : « Il existe une certaine façon d'être humain qui est *la mienne*. Je dois vivre ma vie de cette façon et non pas imiter celle des autres⁷ ». Les valeurs morales sont pour l'homme parce qu'elles ne peuvent s'articuler que par l'expression langagière, artistique ou scientifique particulière des agents, bien que leur nature ne se limite pas nécessairement à lui. Ce qu'il y a d'essentiel pour chacun de nous s'enracine, par l'expression langagière, dans un contexte social plus vaste, une culture ou un « horizon moral » qui nous dépasse et par lequel nous nous sentons obligés : « Nous trouvons, écrit Taylor, une plénitude authentique seulement par rapport à une réalité supérieure qui possède une signification indépendante de nos désirs⁸ ».

Le concept d'horizon exprime la façon par laquelle sont appréhendés les hyperbiens. On ne se fait pas une idée de ce qui est moralement juste dans la solitude. Que serait « une valeur qui n'aurait de valeur que pour moi et qui ne serait reconnue par personne d'autre ?⁹ » On découvre son identité morale en relation avec un arrière-plan de valeurs partagées. En outre, cet horizon de valeurs éthiques n'est pas fermé sur lui-même mais ouvert sur un ensemble de valeurs antérieures qu'il déplace et remet en question. C'est ainsi qu'il devient possible de défendre avec force et conviction un idéal moral ou l'idée qu'il existe des formes plus élevées que d'autres :

Dans une vie morale où figure un hyperbien, nous sommes capables de nous élever d'une condition « normale », « originale », « primitive » ou « moyenne », dans laquelle nous nous orientons d'après un certain nombre de biens que nous reconnaissons tels, vers la reconnaissance d'un bien qui possède infiniment plus de dignité que ceux-ci.¹⁰

Mais en même temps qu'elle donne un sens moral à la vie sociale, cette perspective définie par un hyperbien est problématique. Elle est problématique « parce qu'elle met en question ce que comprend la morale "primitive" ou "rétrograde"¹¹ ». Or, qui peut dire « que les tenants d'une morale "supérieure" ont raison contre la conscience ordinaire de l'homme sensuel ?¹² » À quel moment ce que nous définissons comme « morale » se transforme-t-il en oppression ou en volonté de puissance ? D'où l'ampleur de vision, qu'exprime également le concept d'horizon, que doit posséder celui ou celle qui cherche à réaliser une potentialité qui est proprement sienne dans un horizon moral où figure un hyperbien. Acquérir un horizon de valeurs « signifie toujours apprendre à voir au-delà de ce qui est trop près, non pour en

détourner le regard, mais pour le voir dans un ensemble plus vaste et des proportions plus justes¹³». Il ne suffit pas d'être fidèle à soi-même, d'écouter sa voix intérieure, «que [l'on] risque de perdre, en partie, à cause des pressions du conformisme¹⁴». Encore faut-il savoir rester vigilant à l'égard de ses propres valeurs, de ce que représente pour soi le fait d'être humain.

C'est ici qu'intervient le rôle «épiphanique» de l'œuvre d'art pour Taylor. L'œuvre d'art est épiphanique en ce sens qu'elle permet «d'explorer l'ordre moral dans lequel nous nous inscrivons» par le biais «de la résonance personnelle», un peu comme le permettait autrefois l'horizon communautaire défini par le sacré¹⁵. Une «grande œuvre épiphanique peut réellement nous permettre d'entrer en contact avec les sources morales dont elle s'inspire» parce qu'elle s'appuie sur les ressources langagières de l'imaginaire de l'artiste qui aspire à une vision personnelle et «non plus à l'exploration d'un ordre "objectif" dans le sens classique d'un domaine de références communément accessibles¹⁶». Sans convoquer une métaphysique de l'interaction auteur / lecteur comme le font certains théoriciens de la lecture, Dilthey ou Schleiermacher par exemple, la définition que propose Taylor de l'expérience de l'œuvre d'art n'est ainsi pas étrangère au concept d'interprétation défini par ces derniers comme «processus par lequel nous connaissons un "intérieur" à l'aide de signes perçus de l'extérieur par nos sens¹⁷». En fait, l'expérience de l'art est une expérience de reconnaissance : si l'être est transformé par elle c'est qu'elle s'accompagne d'une rencontre avec soi¹⁸.

Culture morale et vision carnavalesque

On a vu jusqu'à maintenant que le déclin de l'ordre ancien des valeurs n'implique pas la disparition de l'ordre moral, mais l'avènement d'un autre ordre de valeurs ; que ce nouvel ordre de valeurs est conflictuel parce qu'il met en question la morale «primitive» ou l'ordre des valeurs antérieures ; et que l'œuvre d'art, «expression créatrice de l'agent, est le lieu de la relation entre le moi et les sources moral¹⁹» – mais comment et suivant quels procédés ?

1999 de Pierre Yergeau, participe de la création de cet espace moral de référence à travers le principe heuristique de la carnavalisation de la ville²⁰. L'auteur propose, par le biais de ce procédé, une relecture de ce qui est généralement considéré comme moralement supérieur. Le roman qui met en scène un homme déguisé en ange-sandwich faisant de la publicité pour un bar de la *Main*, le Saint-Michel, utilise